

## CHAPITRE 1

Axel Langeais était penché sur Klaus Baumann et le regardait dormir. Plus que le charme patricien du visage, c'était le corps musclé et meurtri qui l'émouvait. Sur les jambes solides affleuraient de petits réseaux veineux, fragiles deltas dont les pulsations secrètes remontaient jusqu'au torse et aux bras arrimés à l'oreiller. Le cou était fort, marqué d'une cicatrice mourant sous l'oreille droite et dont Klaus n'avait jamais voulu révéler l'origine. Le début de calvitie dessinait une tonsure de moine dans la chevelure rase, encore blonde. Enfin, le regard du jeune homme revint aux fesses de son compagnon, beaux globes blancs restés fermes malgré l'âge, mais souillés de vergeures qui résumaient à elles seules la beauté en perdition.

Un jour, nous nous perdrons, et plus vite que le temps, mais qui se lassera de l'autre le premier ?

Il suivit le tracé de la cicatrice d'un doigt léger, effleura la bouche de son ami puis se leva. Une douche rapide dans la salle de bains en marbre blanc, et il s'offrit une fois encore le plaisir d'ouvrir le dressing en acajou sur la garde-robe luxueuse. Il choisit un costume gris de demi-saison, une chemise blanche. Malgré la différence d'âge, les deux hommes faisaient la même taille, et le jeune amant était autorisé à emprunter ce qui avait l'heur de lui plaire.

Il revint dans la chambre, vide à l'exception du lit et

d'un tableau de Julian Schnabel, fouilla son jean à la recherche de ses papiers, sa carte de transport, ses clés et s'en alla.

Les passants affichaient la mine morose, seul un adolescent lui offrit le regard ample de qui savoure la lumière d'un petit matin d'été parisien. Axel fredonna une valse de Strauss jusqu'à la station Monceau.

L'odeur sale et chaude du métro invita Orphée à s'immiscer dans ses pensées. Il descendait les marches de l'Enfer pour retrouver Eurydice. À un détail près : il ne se retournerait pas au mauvais moment. Perséphone avait le visage fripé d'une mendiante en robe à fleurs. Il trouva un billet de vingt euros dans sa poche, le tendit à la vieille qui lui offrit un sourire, grâce d'ancienne jeune fille. Il crut l'entendre marmonner quelque remerciement mais cela sonnait comme « le métropolitain ne se lave jamais les dents ». On entendait le cliquetis d'une rame en phase d'approche. Axel se mit à courir.

À Boulogne, il longea le trottoir surplombant la berge. La Seine, tourmentée par la brise, imitait le flot déjà nerveux des voitures sur la voie express. Malgré la fête de la veille sur sa péniche, et bien qu'il ait abusé du champagne, il se sentait léger. Klaus avait forcé la dose, lui aussi. Vers 2 heures du matin, lorsqu'il avait demandé à Axel de venir finir la nuit chez lui, l'amant planait très haut. Il parlait comme un livre. Un livre plein de foutre et de prises de gueule. Il alternait ce français précieux, qui était sa marque, avec un allemand élégant, à l'accent de Hambourg. Maintenant, il devait avoir la gueule de bois. Axel décida qu'il l'appellerait dans la matinée. Pour le moment, il se sentait plein d'énergie et d'idées. Je m'assois devant mon ordinateur, et je bâtis un nouveau scénario. Une histoire fiévreuse, alimentée des délires de Klaus mais resserrés, pour leur donner du nerf.

C'était une télévision à la définition excellente. Malgré cela, une aïeule à cheveux bleus offrait du yaourt à un enfant rouge. La jeune fille avait réglé la palette à son goût, outré les couleurs.

Régine zappait. Elle accorda trente-cinq secondes aux aventures de Wallace et Gromit, un Anglais et son chien en pâte à modeler, reprit son voyage en appuyant sur les touches de plus en plus vite. Cinq secondes pour chaque nouveau monde. Elle coupa le son, accéléra encore le rythme. Les marionnettes censurées s'agitèrent sans faiblir.

Télécommande toujours en main, elle traversa l'espace central de la barge pour rejoindre la cambuse et boire un soda. Il lui avait fallu plusieurs heures pour tout ranger. Les coussins en batik étaient alignés sur le canapé, les magazines formaient une pile parfaite, l'ordinateur trônait sur un bureau d'écolier des années cinquante dûment astiqué. Elle passa devant la porte de la chambre, demeurée ouverte, et n'accorda pas un regard au cadavre.

Il n'y avait plus de soda dans le réfrigérateur. Elle entama un carton de six bouteilles. Dans le congélateur, elle découvrit un bac de glaçons en forme de fraises, déversa son butin dans un récipient en Inox et chercha le pic à glace qu'elle trouva dans le mauvais tiroir. Hier, un invité avait dû le ranger sans savoir. Les fruits du pôle Nord, pensa-t-elle en pilant les glaçons.

Elle approcha le verre de son oreille, apprécia le craquement délicat au contact du soda tiède. La glace souffre, au début. Elle doit se tuer pour posséder le soda. Se dissoudre pour gagner. Elle imagina la banquise, la vraie, se demanda si les icebergs grinçaient vraiment.

Sur un plateau, elle déposa le verre et la télécommande puis s'en retourna vers son fauteuil favori. Gromit actionnait une pompe à porridge lorsque le pas d'Axel se fit entendre dans l'escalier. Le visage horrifié de Wallace disparut sous le gruau et Régine zappa.

Il vit son joli profil immobile, captivé par les images dansant sans bruit. Elle portait le même vêtement que lors de la fête, la veille : une robe orange sans manches mettant en valeur son corps mince. Ses pieds étaient nus et plutôt froids. Il eut envie de les lui masser pour les réchauffer, se pencha pour déposer un baiser sur sa tempe. Une odeur de tabac se dégageait de ses cheveux, se mêlait à celle de son parfum.

Il la complimenta pour l'ordre qui régnait dans la pièce. Régine ne le regarda pas, n'esquissa pas le sourire auquel il s'attendait. Sa main gauche reposait sur la peau de cuir fauve de l'accoudoir, aussi inerte qu'un coquillage à marée basse. Elle fit un léger mouvement, révéla quelques centimètres d'accoudoir souillé. Son cœur chavira. Il s'agenouilla, saisit la main ensanglantée de sa sœur. Elle se laissait faire, sa volonté concentrée dans l'autre main, dont les phalanges blanchies par la tension emprisonnaient la télécommande.

Nulle blessure apparente. Axel lui caressa les cheveux. Elle cala sa tête dans l'abri de sa main.

Victoria dort dans la chambre, se dit-il. Il s'y précipita, le cerveau vide.

La décharge d'adrénaline lui brûla les tripes.

Allongée sur le dos, son corps brillait comme un astre. Ses membres en croix désignaient les quatre coins du lit. Sous la tête, le drap était imbibé de sang. Un micro de karaoké enfoncé dans la bouche répondait au vide noir qui trouait le milieu de son front.

Il se retint de vomir, vit les photos : des polaroids de ses portraits disposés autour du corps, tels les chiffres d'une montre.

L'homme de Vitruve de Léonard de Vinci lui apparut, inscrit dans son cercle parfait. Un corps aux proportions divines, membres tendus vers les quatre points cardinaux  
- Victoria, murmura-t-il. Victoria.

La veille, sur la péniche, elle offre un tour de chant surprise à son public de copains défoncés. La peau couverte de paillettes dorées, un slip en strass, les aréoles des seins masquées par deux soleils noirs en plastique. Micro en main, elle est juchée sur le bar. Les haut-parleurs balancent de la techno. Un boucan à réveiller les morts. Victoria Yee interprète trois chansons de son groupe, Noir Vertige. Eurasienne en transe, brailleuse bourrée de coke et d'arrogance. Les musiciens de Noir Vertige sont là. Ils l'ont mauvaise. Victoria leur lance qu'elle est la star, et eux les accompagnateurs. Remplaçables. Ils n'existent pas et ils le savent.

Victoria. Petite Victoria. On a eu de chaudes nuits tous les deux. On s'est tellement amusés!

Il la toucha.

Sa peau froide, rigide. Il retira sa main.

Puis il fit le tour du lit, regarda sous les meubles, n'y trouva rien. Aucune arme. Qu'est-ce que je ressens? Regret. Compassion. Douleur. Hier, il l'avait quittée sur une note sombre. Elle savait qu'il partirait avec Klaus et les laisserait seules, Régine et elle, à bord de la *Méduse*. Elle avait ravalé sa colère. Sa réplique pathétique avait consisté à faire l'amour avec Josuah dans la salle de bains. Le producteur d'Axel, Pascal Aubin, les avait surpris et s'était empressé de le lui dire.

Il réfléchissait, se découvrait une lucidité inédite. Victoria désespérée d'avoir à admettre qu'entre eux ça ne marcherait jamais. Elle buvait trop, se défonçait sans retenue, mais de là à se suicider... Elle n'avait pas pu se tirer une balle dans la tête et retomber dans une position aussi parfaite. Avait-elle pris les photos? Improbable. Elle transportait en permanence son Polaroid, mais l'appareil n'était pas équipé d'un déclencheur à distance. On l'avait prise en photo. On l'avait abattue. Quelqu'un avait monté

un scénario d'esthète taré. Le spectacle était du registre de la folie. Du danger.

Axel retourna près de sa sœur, tremblant et soulagé car Régine aurait pu y passer elle aussi. Il lui ordonna de se laver les mains et de faire sa valise.

Jocelyne Menthe accrochait sa lessive sur deux cordes tendues sur toute la longueur de la *Marie-Brunière*. Une pince à linge coincée entre les dents, elle salua Axel qui sortait de la *Méduse* et poussait Régine devant lui. Chacun portait un sac de voyage, et ils remontaient l'escalier vers la voie express.

Sur le trottoir, Régine marchait sans regarder l'eau. Elle aurait eu du mal à quitter la mer mais pas un fleuve. Elle compta les pas entre les poteaux électriques. Douze pas, la première fois. Onze, la seconde. Désagréable. À moins que le rythme soit douze, onze, douze, onze. La prochaine fois, il faut qu'il y en ait douze. Oui, c'est ça. Il y en a douze. Elle sourit en relevant la tête. Elle prit le bras qu'Axel lui tendait et se laissa guider vers la bouche de métro.

Axel sut se faufiler dans la cage d'escalier en évitant la concierge. Il utilisa sa clé pour entrer chez Klaus Baumann, fit asseoir Régine sur le canapé, se dirigea vers la salle de bains, écouta à la porte. Klaus prenait sa douche. Il revint dans le salon, saisit une cigarette dans le paquet de son amant, se servit une tasse de café et s'installa sur le rebord de la baie vitrée.

Il écarta une lame du store. Au carrefour, quelques clients étaient installés à la terrasse du *Café des Tonnelles*.

Klaus arriva, vêtu de son seul caleçon, visage reposé malgré les excès de la veille. Il marqua un temps d'arrêt en découvrant Régine. Cigarette aux lèvres, bras croisés derrière la tête, il s'étira longuement en observant Axel.

- Tu trembles. Qu'est-ce qui t'arrive ?

- Victoria est morte. Chez moi.

Klaus fronça les sourcils, tira sur sa cigarette.

- Overdose ?

- Non.

- Raconte.

- Ma chambre est transformée en décor. Son maquillage date d'hier, mais le corps est disposé en X, encerclé de photos la représentant. Un micro est enfoncé dans sa bouche. Quelque chose de bien monstrueux.

- *And what costume shall the poor girl wear/to all tomorrow's parties*<sup>1</sup> ?

- Quoi ?

- Une chanson de Lou Reed. Continue, Axel.

- On lui a tiré une balle dans la tête.

- De près, de loin ?

- Comment veux-tu que je le sache ?

- Il y avait des traces de poudre près de la blessure ?

- Je n'en sais rien. En tout cas, je n'ai pas vu d'arme.

- C'est toi qui as trouvé Victoria ?

- Oui, je revenais de chez toi.

- Régine était là ?

- Elle regardait la télé.

Klaus s'approcha de Régine, tint sa cigarette éloignée pour ne pas l'incommoder, lui effleura le genou. Tête baissée, elle jouait avec la boucle de sa chaussure.

- Ma douceur, tu ne dis jamais rien de saugrenu ni de mesquin puisque tu as décidé de ne plus parler. Fort bien. Pourtant, si tu daignais regarder le monde autrement qu'à travers la lucarne télévisuelle, tu nous éclairerais, nous autres, pauvres consciences qui nous débattons, qui cherchons du sens partout. Lorsque tu parleras, tu seras surprise de nous voir boire avidement ta parole de pythie.

1. Quelle robe la pauvre fille mettra-t-elle/À toutes ces futures fêtes ?

- Laisse-la tranquille, Klaus.

- Régine ne sait pas quel fiel dépose le soupçon dans le cœur des hommes. Elle croit qu'un flic va avaler qu'elle a cohabité une partie de la nuit avec un cadavre comme si c'était son teddy-bear et s'est tapé, en guise de veillée funèbre, les inepties de Canal Pus et d'Antenne Tranxène, sans broncher. Allons donc ! Si un flic gobe ça, je me laisse pousser la robe de chambre.

Il revint vers Axel et lui pressa l'épaule. Axel se dégagea.

- Tu prétends que Régine a tué Victoria ?

- Que ce soit elle ou toi ou quelqu'un d'autre, je m'en moque, Axel. Je vous emmène. On part à Berlin. J'ai des amis qui vont arranger ça.

- Je ne veux pas partir.

- Tu ne serais pas ici si tu n'y pensais pas. Si c'est Régine, elle ne s'en sortira jamais.

- Ça ne peut pas être Régine.

- Pourquoi ?

- Elle ne sait pas se servir d'une arme.

- Je ne l'imagine pas restant là, sans rien faire, avec un corps à bord de la *Méduse*. Ta sœur a oublié le langage articulé, mais, pour le visuel, elle est championne. Et elle aime les polaroids, non ?

- Je pense qu'elle a touché le corps. Elle avait du sang sur une main.

- Nous y voilà. Des empreintes ?

- Comment ça ?

- Tu m'as expliqué que Victoria était allongée sur le lit. Régine a pu s'essuyer avec le drap.

- Je n'ai vu aucune trace. Régine avait sali le bras du fauteuil. J'ai nettoyé.

- Crois-moi, on ne nettoie jamais assez pour des flics bardés d'outils technologiques. À part ça, quelqu'un vous a vus ?

- La voisine.



– Délit de fuite. Tu as déjà fait ton choix. On s'évacue, et vite.

– Je commence à être connu. *Meurtres à Babylone* marche bien.

– Tu as signé ton jeu informatique sous un nom d'emprunt. Alors, ici ou ailleurs. Tu te laisses gagner par la torpeur à Paris. Réveille-toi, baby. Remue ton cul splendide. Viens avec moi.

– Et toi, tu peux laisser ça? Ta vie, cet appartement?

– Des appartements comme celui-là, j'en ai d'autres. Les vrais créateurs sont des nomades. Et nous, nous avons les moyens d'être des nomades de luxe.

– Je ne comprends pas.

– J'ai une envie frénétique de partir comme on a envie de pisser quand on a la prostate qui se déchiquette.

– Quel rapport?

– Je veux emmener mon vieux corps en promenade. C'est faire preuve de trop de sensiblerie que de l'avouer, mais tu es pour moi le seul compagnon de route. Tu es ultime, vois-tu. Détends-toi. Prends un autre café, un whisky, ce que tu veux. Donne-moi vingt minutes pour faire mes bagages.

Klaus leur proposa de l'attendre sous un Atribus pendant qu'il récupérait sa voiture au garage. Régine prit place à l'arrière. Ils traversèrent Paris et s'engagèrent sur l'autoroute du Nord. Régine, dans un effet poétique parfaitement gratuit, s'endormit au péage de Dormans sur Gerry Mulligan et se réveilla en entendant Miossec.

*Moi la nuit quand je m'endors/Je t'imagine très bien/  
Perdue sous d'autres corps/Me réclamant en vain*

Ils passèrent la frontière à Mondorf, une bourgade luxembourgeoise lovée dans sa torpeur. Il était 13 h 45. Axel se tourna vers sa sœur. Il essaya de lire en elle jusqu'à

ce que son visage perde ses contours. Il la revit sur la *Méduse* avec ce même regard dissous. Il avança la main pour toucher sa joue. Elle retroussa les lèvres, montrant de petites dents d'enfant dans un sourire vide.